

# Tolérance zéro<sup>1</sup>

Nouvelle de Dominique Manotti  
téléchargée sur le site [www.dominiquemanotti.com](http://www.dominiquemanotti.com)

Un homme ouvre violemment la porte du commissariat, bouffée d'air froid dans la salle surchauffée, il la claque à toute volée derrière lui. Le flic assis à la réception sursaute, c'est le grand calme dans ce milieu d'après midi, et le type qui s'approche n'a pas l'air commode. Un bonhomme d'une quarantaine d'années, très ordinaire, visage épais, des cheveux courts qui commencent à grisonner, des yeux marrons, il est engoncé dans un anorak gris qui lui cache le bas du visage, des gants de cuir noir, épais, un pantalon de velours noir, et des chaussures de chantier. Limite inquiétant, pense le flic. L'homme s'accoude au comptoir, et dit d'un air renfrogné :

- J'ai été convoqué...

- Très bien. Montrez moi votre convocation. 16 heures, vous êtes en retard.

Il grommelle entre ses dents : Déjà beau que je sois venu. Le flic téléphone, puis :

- Le capitaine Dauphin vous attend, rez-de-chaussée à côté de l'escalier, deuxième porte à gauche.

Il s'arrache au comptoir en grognant, Dauphin, dauphin, c'est pas sérieux un nom de poisson pour un capitaine, enfille le couloir, entre sans frapper. Une petite pièce, mal éclairée par une demi fenêtre condamnée, un bureau en métal, des armoires classeurs, devant le bureau deux chaises en plastique, et derrière un fauteuil ergonomique articulé, et dans le fauteuil, le capitaine Dauphin, plus âgé que l'homme qui vient d'entrer, mais qui lui ressemble vaguement, comme un air de famille, enveloppé sans être très gros, les épaules tombantes, une veste en tweed sur une chemise marron sans cravate, le bouton de col ouvert. La pièce est peu chauffée, et sent vaguement le mois. Dauphin se lève courtoisement.

- Asseyez vous, monsieur Bernard, je vous prie.

- Qu'est-ce que vous me voulez, exactement ?

- Rien de grave, pas de quoi se faire du souci, une simple audition. Dauphin ouvre une chemise rose posée devant lui sur le bureau, et qui ne contient que deux feuilles dactylographiées . Il y a trois jours, le 17 janvier à 18 heures 20, vous avez eu une altercation avec un chauffeur de taxi...

- Ah bon, c'est de ça qu'il s'agit.

- ... Monsieur Muhammad Tahir.

- Monsieur comment ?

- Tahir

- D'où ça vient ce nom là ?

- Monsieur Tahir est d'origine pakistanaise.

Bernard enlève ses gants, énormes, qu'il pose sur le bureau, ouvre la fermeture éclair de son anorak en grommelant.

- Je m'en doutais. Bravo. Le Pakistan, maintenant.

- Monsieur Tahir est parfaitement en règle.

- Ricanement . Ca ne m'étonne pas.

- Donc, d'après monsieur Tahir, il vous aurait pris en charge à la gare Montparnasse,

---

<sup>1</sup> Parue dans la revue *Ellery Queen Mystery Magazine*, mars avril 2006, et dans *813*, n° 104, mars 2009

- C'est exact.
  - ... vous lui auriez donné une adresse, au 25 de la rue de la Fontaine au Roi.
  - Toujours exact.
  - En arrivant à Bastille...
  - Déjà, c'est pas ce qu'il a fait de mieux, de passer par Bastille. Vous seriez passé par là, vous ?
- Dauphin lit sur les feuilles placées devant lui, sans lever la tête.
- Il s'est engagé sur le boulevard Richard Lenoir, et s'est arrêté au premier feu rouge. Vous lui auriez alors porté un violent coup de poing à la nuque, son front a cogné sur le volant, provoquant une entaille nécessitant cinq points de suture. L'hôpital parle également de traumatisme crânien. Le temps qu'il reprenne ses esprits, vous seriez sorti de son taxi, et vous vous seriez enfui...
  - Elle est bonne, celle là. Je ne me suis pas enfui, je suis parti tranquillement, et j'ai fini à pied. J'en avais soupé de ce taxi. Mais je ne comprends pas comment il a pu me retrouver, ce type.
  - Ce n'est pas très compliqué, monsieur Bernard. Vous lui aviez donné votre adresse, il y est allé, il a discuté avec quelques uns de vos voisins qui lui ont donné votre nom...
  - Les enfoirés !
  - ...et il est venu au commissariat pour porter plainte. Maintenant, j'aimerais connaître votre version des faits. Vous reconnaissez lui avoir porté un coup de poing ?
  - Plus ou moins.
  - Qu'est ce qui a pu provoquer ce geste de votre part?
  - Il ne vous l'a pas dit ? Son taxi puait le patchouli, ou ce genre là, ça me faisait mal au cœur. Et puis ça colle aux vêtements, une odeur pareille. Qu'est ce que mes voisins vont penser de moi si je me balade en puant le patchouli ? Bref, pour respirer, j'allume un petit cigare. En prononçant ce mot, Bernard porte sa main à la veste de son anorak, cherche des yeux un cendrier, n'en trouve pas sur le bureau de Dauphin. Vous ne fumez pas ?
  - Non, monsieur Bernard, et je vous prierais de vous abstenir de le faire dans mon bureau.
  - C'est pour ça que ça sent le moisi ici. Le tabac tue l'odeur de moisi. Bon, pour revenir à mon paki, il me montre une pancarte accrochée à son tableau de bord : Interdit de fumer. Je me fâche. Je lui dis que c'est aussi interdit d'asphyxier les clients avec des odeurs de sauvage et de putain, il me dit qu'il ne sent rien, et répète qu'il faut que j'éteigne mon cigare. Bon, on n'allait pas continuer indéfiniment comme ça. Je lui ai donné un coup de poing, pas bien fort, pour clore la discussion, vous comprenez, et je suis parti. Mais des coups comme ça, c'est vraiment pas grand chose. J'en ai donnés et j'en ai reçus qui étaient bien plus violents, et les gens ne faisaient pas tant d'histoires.
  - Je vais prendre votre déposition. Dauphin se met à son ordinateur, il tape assez vite, ses yeux vont de son clavier à son écran, ce qui lui permet d'éviter de regarder Bernard, qui le met mal à l'aise. Donc, je résume. Je reconnais avoir frappé à la nuque monsieur Tahir, parce qu'il me demandait de ne pas fumer dans son taxi. Dauphin laisse un temps de silence, pas de dénégation. Et d'être parti sans régler la course.
- Bernard lève la main. Attention, pas toute la course, une partie seulement, jusqu'à Bastille, et je ne lui dois rien, puisqu'il ne m'a pas emmené jusque chez moi.
- Dauphin abandonne l'ordinateur pour revenir à Bernard.
- Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous arranger à l'amiable avec monsieur Tahir. Essayez de voir s'il accepterait des excuses, et une compensation financière pour retirer sa plainte. Il est tout à fait dans son droit, et vous avez tout à perdre à aller au tribunal. Vous risquez d'être condamné.
  - Au tribunal !!! Condamné !!! Pour un malheureux coup de poing sans conséquences. On croit rêver. Vous ne croyez pas que vous en faites un peu trop, lieutenant ? Tout ça pour un paki. Avec la veuve Duchesne, qui était une bonne française, ça n'a pas fait tant d'histoires.
  - Capitaine, monsieur Bernard, capitaine. Qui est la veuve Duchesne ?

- C'était ma voisine, il y a quatre ou cinq ans de ça.
- Et vous l'avez frappée, comme le chauffeur de taxi ?
- Plus ou moins.

Bernard se tait, et joue avec ses gants, sans regarder Dauphin.

- Dans quelles circonstances, monsieur Bernard ? Vous vous en souvenez ?
  - Evidemment, je m'en souviens.
  - Et bien, racontez moi. (Un temps d'arrêt.) Ca me permettra de mieux comprendre votre personnalité.
- Personnalité. Bernard ricane.

- La veuve était très sourde. Elle habitait sur le même palier que moi, et toute la soirée, elle passait des disques pour se tenir compagnie, à plein volume. Et moi, j'ai horreur du bruit. Elle écoutait Tino Rossi, un tas d'âneries du même genre, Luis Mariano, des opérettes. Il paraît qu'elle avait été ouvreuse à Mogador, mais ça datait pas d'hier. Bref, cette musique de baiseurs mondains, ça devenait insupportable. Dix fois, je lui ai demandé de baisser le son. On ne peut pas dire que je n'ai pas été patient. La onzième fois, je suis entré chez elle, et je lui ai flanqué un coup. Plus une baffe qu'un coup de poing. Pour clore la discussion, comme avec le Paki. Arrivé à un certain point, il n'y a plus que ça à faire.

- Et alors ?

- Elle est tombée à la renverse sur son plancher, et quand je me suis penché vers elle, pour l'aider à se relever, elle était morte.

- Ensuite ?

- Il n'y a pas de suite. Je suis rentré chez moi, et j'ai pu lire mon journal bien tranquillement, sans toutes ces roucoulades ridicules.

- Monsieur Bernard, mettons les choses au clair. Vous êtes en train de m'expliquer que madame Duchesne votre voisine est morte des suites d'un coup que vous lui avez porté.

- Mais pas du tout. Le lendemain matin, c'était un samedi, je ne travaillais pas, il y a eu un peu de remue ménage à l'étage, des policiers, un médecin. La concierge m'a dit qu'ils avaient conclu à une mort accidentelle. La veuve s'est tuée en tombant chez elle, et en se cognant sur un meuble dans sa chute. Je ne suis pour rien dans l'affaire. Je vous raconte ça simplement pour vous dire que la chute de la vieille, c'était autre chose que les cinq points de suture du Paki, et ça n'a pas fait tant d'histoire. mais évidemment, la veuve Duchesne, c'était une bonne petite vieille de chez nous, alors ça intéresse moins la police qu'un monsieur Tahir qui vient de Dieu sait où et qui a ses papiers en règle.

Dauphin se concentre sur son téléphone.

- Stéphanie, pourriez-vous me retrouver le dossier Duchesne. Il épèle le nom, Bernard hoche la tête. 25 rue de la Fontaine au Roi. Une mort par accident. Apportez le moi dès que vous le trouvez.

Et maintenant, gagner du temps. Il referme la chemise, pose le dossier sur le côté gauche du bureau, croise ses mains devant lui, et avec un bon sourire :

- En somme, vous êtes un habitué des coups de poings ?

- Non. Pas du tout. (Un temps.) Je suis un bon travailleur, je fais un métier pénible, maçon, chez le même patron depuis près de dix ans, jamais manqué un jour. Et un bon citoyen, je vote, j'ai jamais eu d'ennuis avec la police. (Un temps.) Mais il faut bien reconnaître qu'il y a des moments où la discussion ne peut pas s'éterniser. L'un dit noir, l'autre blanc, on n'avance pas, il faut en sortir.

Stéphanie tape à la porte, entre, dépose une chemise très mince sur le bureau. Dauphin griffonne un mot : « Bernard, 25 rue de la Fontaine au Roi, casier judiciaire ? Urgent, passez la réponse sur l'ordinateur. » Le remet à Stéphanie, et se plonge dans le dossier Duchesne.

Madame veuve Duchesne, 79 ans. Sa fille lui rend visite le samedi 6 juillet, à 10 heures, comme tous les samedis, et la trouve morte, allongée sur le dos dans son salon. Elle appelle immédiatement la police, qui fait venir le médecin légiste. Conclusion : gros hématome temporal, la vieille

dame s'est vraisemblablement heurté la tempe sur le coin de sa table en tombant. La mort, qui remonte à la veille au soir, est une mort accidentelle. Permis d'inhumation. Pas d'enquête. Signé : lieutenant Carvoux.

Pas un foudre de travail, le Carvoux. Pas d'enquête de voisinage, rien. Plutôt bâclé. Remarque, t'en aurais peut être fait autant, qui sait, ça paraissait si simple. En tous cas, ça colle avec ce que te raconte ce cinglé. Qu'est-ce qu'il a encore dans sa musette ? Le faire parler.

- Ca fait longtemps que vous habitez rue de la Fontaine au Roi, monsieur Bernard ?

- Une quinzaine d'années. Toujours à la même adresse. Je n'aime pas les changements. Notez bien que le quartier, lui, est en train de changer.

- Et vous vivez seul.

Bernard se ferme.

- Oui. C'est pas interdit.

Fais ton métier, capitaine, gratte où ça fait mal.

- Vous avez toujours vécu seul ?

- Non, j'ai été marié.

Dauphin le dévisage. Continue, il y a un truc.

- Elle est morte ?

- Pas elle, le gosse.

Il y a un silence dans le bureau, et Dauphin a peur. Mais il faut creuser.

- Votre fils ?

- Oui. Mon fils. Soudain, comme un besoin d'expliquer : il avait trois ou quatre mois, et elle a prétendu que je l'avais tué. Evidemment, ce n'était pas vrai.

- Evidemment. Mais pourquoi est-elle allée s'imaginer ça ?

- Ce bébé, il pleurait beaucoup, et moi, j'ai horreur du bruit. Je vous l'ai déjà dit. J'aime pas répéter.

- Et alors ?

- Elle trouvait que je le secouais trop. Pour le faire taire. Elle ne voulait pas me laisser seul avec lui, et puis un jour, elle est allée chez le dentiste. Un samedi après midi. Les autres jours, elle travaillait. Quand elle est revenue, le bébé était mort. Elle a fait tout un foin. Qu'est-ce que j'y pouvais, moi ? J'étais resté à lire mon journal dans la pièce à côté. J'avais seulement remarqué qu'il pleurait pas ; pour une fois. Forcément, il était mort.

L'ordinateur sonne discrètement, Dauphin consulte l'écran : Pas de casier judiciaire, inconnu des services de police.

- Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

- On a enterré le petit.

- Où ça ?

- Ben voyons, au cimetière. Vous avez quand même de drôles de questions.

- Il y a eu une autopsie, une enquête ?

- Rien de tout ça. Pourquoi voulez vous ? Le médecin qui suivait le bébé est venu, et il a dit que c'était une mort subite du nourrisson.

Dauphin se lève.

- Un café, monsieur Bernard ?

- Volontiers. Noir et chaud, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

Dauphin sort du bureau, fait quelques pas jusqu'à la machine à café. Ca se bouscule dans sa tête. Ce type peut bien avoir tué une vieille, son bébé. Et sa femme, qu'est ce qu'il en a fait ? Ce type, il est dangereux comme une arme chargée au milieu de la foule. Je suis peut être sur une vraie affaire, ma chance en fin de carrière de passer commissaire. Ou un complet mythomane, attention à ne pas me faire trimballer. Il revient, pose un gobelet de café devant Bernard, garde l'autre en main, sensation apaisante de la chaleur au creux de la paume.

- Après l'enterrement, qu'a fait votre femme ?

- Elle est partie.

- Partie ?

- Oui. Partie. Du jour au lendemain, et sans plus jamais donner signe de vie. Tout le monde est libre, mais ça m'a fait de la peine. Je l'aimais bien, ma bonne femme, et le bébé aussi.

- Elle n'est pas partie comme ça parce que votre bébé était mort de la mort subite du nourrisson. Qu'est ce qu'elle disait votre femme ?

- Elle me reprochait de la taper.

- Et c'était vrai ?

- Non.

- Allons. Comme le chauffeur de taxi ou la vieille, juste pour mettre fin à une discussion.

- Parfois, quelques baffes, quand j'avais un peu bu, rien de bien sérieux, tous les hommes boivent, pas vrai lieutenant ?

- Plus ou moins, monsieur Bernard, plus ou moins. Revenons à votre femme. Elle vous reprochait de la battre, et de secouer le bébé, et elle n'a pas porté plainte ?

- Il n'aurait plus manqué que ça. Si quelqu'un devait se plaindre, il me semble que ce serait moi. Abandon de domicile conjugal, c'est interdit, je crois bien.

- Vous n'avez jamais cherché à la revoir ?

- Non. J'ai ma fierté. J'ai pris mes habitudes au café, avant de rentrer dormir chez moi, c'est tout.

Café, habitudes, enquête.

- Quel café ?

- Le Bar des Sports, à une centaine de mètres de chez moi.

Dauphin se recule dans son fauteuil, finit son café, étend ses jambes. Ah, le Bar des Sports. La petite place carrée, à deux pas du canal, l'église minuscule, les arbres taillés, le terrain de pétanque et le tas de sable pour les gosses. Le bar des Sports et sa clientèle d'alcooliques, ses bagarres d'ivrognes à répétition. Sûr, Bernard ne dépare pas dans le tableau. Et puis, il y a deux ans, l'accident, un mort dans une bousculade un peu plus sévère que d'habitude, lui Dauphin, de permanence au commissariat qui débarque, et là, le flair, l'autorité, il interroge les uns et les autres, et épingle le dénommé Lambert, en quasi coma éthylique, mais qui, au bout de 24 heures de garde à vue, finit par avouer. Une affaire rondement menée, avant l'intervention des cadors de la Criminelle, promotion à la clé, bien utile pour préparer la retraite. Le Lambert a écopé de cinq ans de taule. Le Bar des Sports, un bon souvenir.

- Je connais le Bar des Sports.

- Là bas, les gens me respectent. Le visage de Bernard s'éclaire d'un intense contentement. Le patron me fait confiance. C'est moi qui fais régner l'ordre quand les esprits s'échauffent un peu trop.

T'aurais dû en rester là. T'aurais pas dû chercher à faire le malin.

- Vous y étiez quand Chevrier a été tué par Lambert ?

- J'y étais quand Chevrier est mort, oui.

- C'est moi qui ai mené l'enquête.

- Ah bon.
- Je vous ai interrogé peut être ?
- Non, pas à ce moment là. J'ai dû partir avant votre arrivée.
- Pourquoi ?

C'était la question de trop.

- Chevrier était une grande gueule qui foutait tout le temps la merde, et payait jamais son coup. Le patron m'avait dit : à l'occasion, flanque lui une bonne branlée, qu'il s'en aille voir ailleurs. L'occasion s'est présentée ce jour là, il a commencé à bousculer Lambert, un brave gars qu'on aime tous beaucoup. Je l'ai attrapé, et je lui ai filé sa raclée. Peut être un peu fort. Ca explique que j'ai pas eu trop envie de rencontrer les flics ce jour là. Mais tout s'est bien fini, puisque Lambert a pris le truc sur lui.

Dauphin est en sueur. Revoit Lambert dans son bureau, tellement saoul qu'il fallait le tenir pour qu'il ne tombe pas de la chaise, effrayé, soumis. Il ne se souvenait de rien, mais voulait bien tout ce que voulait « Monsieur le commissaire ».

- Bernard, vous venez me dire ici, tranquillement, en face, que vous avez frappé Chevrier à mort, alors que Lambert a pris cinq ans de tôle pour ce meurtre ?
- Justement, c'est jugé. On ne revient pas sur la chose jugée. Je vous dis ça simplement pour que vous compreniez bien que dans mon quartier, je suis quelqu'un de respecté, et que c'est pas un chauffeur de taxi pakistanais...

Dauphin s'est levé, livide. Promotion, carrière, retraite, les ragots des collègues. Pas le choix.

- Foutez le camp d'ici, Bernard. Vous êtes un affabulateur cinglé. Je ne veux plus jamais vous revoir dans ce commissariat. Et j'en fais mon affaire, moi de votre pakistanais. Dehors.